

ETC



Pierre Bruneau : peintre démiurge

Pierre Bruneau, *Viens*, Galerie d'art de l'Université Bishop, Lennoxville. Octobre 2000

Louise Paillé

Numéro 53, mars-avril-mai 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paillé, L. (2001). Compte rendu de [Pierre Bruneau : peintre démiurge / Pierre Bruneau, *Viens*, Galerie d'art de l'Université Bishop, Lennoxville. Octobre 2000]. *ETC*, (53), 54-55.

Lennoxville

PIERRE BRUNEAU : PEINTRE DÉMIURGE

Pierre Bruneau, *Viens*, Galerie d'art de l'Université Bishop,
Lennoxville, Octobre 2000

Viens, l'œuvre phosphorescente *in situ* de Pierre Bruneau présentée à la Galerie d'art de l'Université Bishop, plonge le spectateur dans un environnement changeant et inhabituel.

L'artiste a inventé un dispositif technique ingénieux pour produire le dédoublement d'une œuvre et c'est le spectateur qui, par ses déplacements dans l'espace ou par son immobilité, active le passage entre les deux apparences de l'œuvre qu'il ne peut saisir d'un seul coup, mais en deux phases et en plusieurs mouvements/arrêts. Sans connaître le code de cette double mécanique d'apparition/disparition/apparition, sans comprendre son rôle dans le passage brusque de l'obscurité à la lumière, le spectateur se trouve subitement déplacé d'un univers à l'autre, répondant à un appel évanescant : *Viens*.

Depuis quelques années, Pierre Bruneau privilégie une forme de travail très complexe pour produire une œuvre très minimale. Il a fait du pigment phosphorescent à la fois sa matière première, son support, son outil et son médium pour créer, avec des jeux d'éclairage, des environnements de lumière et d'obscurité. D'abord confinée à la toile, son exploration de la phosphorescence s'est rapidement élargie à des espaces architecturaux, pour tenir compte des caractères physiques et historiques des lieux. En 1997, il redonnait vie aux fenêtres de style Renaissance de l'Artothèque de Caen et en 1998, il auréolait les volets des doubles fenêtres de l'ancienne chapelle historique du Bon-Pasteur à Montréal. Ces interventions, spécifiquement limitées aux ouvertures/fermetures, s'animaient au rythme d'un cycle régulier et répétitif d'éclairage/obscurité/phosphorescence sans commencement ni fin, dans une sorte de déclin feutré du jour à la nuit. Le regard se trouvait constamment déporté de l'intérieur à l'extérieur, d'une intériorité à une extériorité du monde. La transformation des rappels iconiques et spatiaux de ces détails architectoniques engageait la perception à voyager dans un espace/temps mobile et changeant par des déplacements corporels, perceptuels, sensoriels et par l'évocation incessante de la mémoire intime et collective des lieux.

Dans *Viens*, sa dernière intervention, Bruneau continue ce travail de métamorphose de l'espace/temps avec les moyens de la phosphorescence, mais cette fois sans jouer avec les éléments d'architecture ambiante et sans produire un cycle continu et régulier de lumière/obscurité. Dans le grand espace « neutre » de la salle d'exposition de Bishop's, dans ce cube lisse,

sans fenêtres et ouvrant par des portes vitrées sur un corridor de ce pavillon universitaire, Bruneau a construit un élément structural au fond de la pièce. Il a surélevé, à quelques pouces du sol, une mince plate-forme carrée qui relève plus d'une table ou d'un large socle que d'un tableau et sur laquelle il a déposé du pigment phosphorescent, lissé à la spatule par zone texturée. Cette installation monochrome jaune verdâtre se présente comme élément architectural ajouté, presque un mobilier. Démiurge, l'artiste oublie les codes familiers et les règles de base de la peinture, il délaisse les outils et les moyens habituels du peintre pour jouer directement avec la lumière en créant des séquences discontinues d'éclairage et d'obscurité. Projecteurs et *black light* chargent d'énergie le carré pigmentaire et agissent comme liant, comme agent révélateur de la phosphorescence.

Attractif en soi, le travail sur la structure formelle avec la matière pigmentaire sert de procédé technique insoupçonné pour rendre visible un invisible, pour contrer l'évidence d'un univers tangible. Car en effet, ce que le spectateur découvre d'abord en entrant dans l'espace, ce n'est pas ce large carré pigmentaire trônant dans le fond de la pièce sous les feux des projecteurs. Le spectateur entre dans la plus grande noirceur puis, en suspension dans l'espace, surgit un disque lumineux percé d'un trou noir. Ce disque rayonne d'une lumière jaune dorée, il semble révéler une énergie « pure », presque solaire, un véritable champ magnétique qui happe l'œil en son centre noir et irradie jusque dans l'espace intime et sensible du spectateur qui n'a alors aucune idée de la dimension ni de la configuration spatiale de l'espace d'exposition qui n'est encore que néant. Il avance à tâtons dans la direction du disque phosphorescent, lentement, à la fois subjugué et inquiet. Il finit par distinguer quelques lettres faiblement phosphorescentes qui flottent au-dessus du disque et qui l'invitent à s'approcher : *Viens*. Le spectateur se hasarde, curieux et, soudain, très brusquement, la lumière surgit, le disque phosphorescent disparaît pour laisser place au carré pigmentaire, le tangible succédant à l'évanescant. Cet écart extrême de conditions d'éclairage, la violence du passage brusque de l'obscurité à l'intensité lumineuse des *spots*, conditionnent la réception et enclenchent des sensations antagonistes de lourdeur/légereté, d'ancrage/échappée, de stabilité/volatilité. On ne retrouve plus ici, comme dans les premières interventions de Bruneau citées plus haut, les rapports si périlleux de jour/nuit, intérieur/extérieur, ni cette relation à la durée et au temps cyclique, mais plutôt



Pierre Bruneau, *Te souvient-il ?*, 1999-2000. Spectacle de danse de Louise Bédard et Sylvain Émaré, 2000. Installation phosphorescente. Photo: P. Bruneau.

une prédominance de la forme structurelle s'évanouissant subitement devant une cible lumineuse immatérielle.

Le passage brusque d'un mode de stimuli à un autre trouble la perception. Dans ce saut entre les deux états de l'œuvre, le spectateur oscille entre une réalité tangible facilement décodable et un mirage immatériel qui brouille sa perception du monde. Devant le carré pigmentaire, les repères habituels de positionnement, de distanciation et d'orientation dans l'espace s'activent pour apprivoiser une spatio-temporalité circonscrite à l'intérieur des limites d'un cadre physique et d'une architectonique assurant une permanence au lieu. Même si l'œuvre au sol ne répond pas aux canons traditionnels de la peinture, le spectateur y reconnaît une bonne forme délimitée et durable. Ce vibrant carré de pigment volatile engage une saisie haptique dans un mouvement en contre-plongée incitant à circuler autour. Les composantes matérielles et structurales de l'installation sont reconnaissables et palpables, elles stabilisent le positionnement corporel tout en ouvrant sur une problématique d'ordre conceptuel. Au contraire, dans l'environnement phosphorescent, le spectateur s'aventure dans un espace évanescent, inconnu et étrange, d'où surgit un disque lumineux impalpable, inaccessible et incompréhensible avec les seules ressources des repères coutumiers de la perception. Immérgé dans la phosphorescence, déplacé dans un espace de néant, dans une sorte de non-lieu intemporel, le spectateur flotte dans un univers aérien et incorporel. Un peu euphorique et dés-

tabilisé, il se laisse porter par une sensation de vertige et de déréalité.

Que le spectateur entre en contact avec le disque phosphorescent pendant la phase d'obscurité ou avec le carré pigmentaire pendant la phase de lumière ambiante, rien ne laisse présager un second état de l'œuvre ni le rapport formel et technique entre ces deux apparences. Bruneau ne donne pas non plus la clé du mécanisme de l'appareillage électrique. Des détecteurs de mouvement balayent l'espace et permettent le déclenchement ou l'interruption de l'éclairage, quand le spectateur se meut dans une certaine zone de la salle, tout comme sa totale immobilité (pendant une minute) dans une autre zone permet de retrouver l'obscurité. Le spectateur doit pressentir ces zones limites d'arrêt et de mouvement, il doit tester son rôle de commutateur en trouvant les manières de déclencher la lumière et de produire l'obscurité. Peut-être comprendra-t-il qu'il y ait « une enjambée à ne pas faire », une « motion à réprimer » pour jouir du disque phosphorescent et qu'il y a une zone à franchir ou un pas à risquer pour retrouver la forme tangible du carré. L'univers de Pierre Bruneau implique des espaces/temps capricieux à apprivoiser, stimule des sensations intenses et éveille des désirs teintés de pudeur, de retenue. *Viens* invite à la jouissance de deux mondes parallèles, issus d'une même matière et d'une même lumière, et qui, momentanément, se croisent et s'interpénètrent dans la capacité du spectateur de les faire apparaître.

LOUISE PAILLÉ